

Un concert de voix pour dire le consentement

Un documentaire subtil trouve une forme originale pour comprendre le viol

SANS FRAPPER

Tout est parti d'une rencontre, d'un récit et d'un questionnement, survenus simultanément en 2013 quand, à l'issue d'une projection de son premier film documentaire *Dormir, dormir dans les pierres*, Alexe Poukine est abordée par une femme d'une trentaine d'années, désireuse de raconter son histoire. Elle se nomme Ada Leiris, dit avoir été violée trois fois dans la même semaine par un jeune homme qu'elle connaissait. Elle avait alors à peine 19 ans.

La réalisatrice, qui se dit pourtant « féministe primaire », est sceptique. Les confidences qu'elle recueille présentent des incohérences et, surtout, ne collent pas à l'idée qu'elle se fait d'un viol – une agression commise dans un coin isolé, la nuit, par un inconnu dangereux. L'histoire que lui a confiée Ada, cependant, la hante. Pourquoi la jeune fille ne s'est-elle pas débattue ? Et pourquoi est-elle retournée chez son agresseur ?

Mémoire traumatique

L'incompréhension pousse la cinéaste à revoir Ada. Elle prend alors le temps de l'écouter, l'enregistre patiemment et longuement durant deux ans. Parallèlement, elle entreprend des recherches sur les mécanismes de la mémoire traumatique, échange avec des amies proches et découvre que beaucoup ont vécu des expériences similaires. Le travail fait son œuvre, Alexe Poukine corrige

son premier jugement. Lequel, prend-elle conscience, avait été dicté par sa définition erronée du consentement. Non, un viol ne s'accompagne pas forcément de coups et peut se produire, comme l'indique si bien le titre du film, « sans frapper ».

Si la genèse du projet est ici longuement décrite, c'est que son empreinte s'inscrit sur tout le film. Le marque comme un sceau. Et ce, de la manière la plus subtile qui soit, par la forme d'un récit à plusieurs voix. La réalisatrice avait pris le parti de ne pas mettre en scène Ada, mais de faire raconter son histoire par douze femmes et deux hommes qui tous la prolongent par le récit de leurs propres expériences. Certains aussi disent la manière dont ils ont réagi à la lecture de ce témoignage qu'ils allaient devoir ensuite rapporter, à tour de rôle, telle une prise de relais.

En transformant le « je » en « nous », et en conjuguant ainsi le singulier au pluriel, le procédé possède la vertu de recréer – et de

En transformant le « je » en « nous », le procédé a la vertu de recréer le cheminement auquel s'est confrontée la réalisatrice

Conchita Paz. L'AVANT-CINQUIÈME HEURE



nous le faire vivre à notre tour – le cheminement (intellectuel, affectif) auquel s'est confrontée la réalisatrice. Il a aussi le mérite de matérialiser l'idée maîtresse du film. À savoir que le consentement est l'affaire de tous, oblige chacune et chacun à s'interroger à la fois sur son propre désir, sur celui de l'autre et sur ce que l'on est prêt à lui accorder. Encore faut-il, d'un côté, se sentir autorisé à dire non. Et de l'autre, être capable de l'entendre, quand bien même la parole ne l'exprime pas.

C'est toute l'histoire d'Ada, qui n'a pas crié, mais dont le corps envoyait tous les signes d'un refus. Dix ans plus tard, les mots qui nous parvennent sont crus, terrifiants, incontestables.

Elle avait 19 ans, était tombée amoureuse d'un garçon, dont le départ l'avait dévastée. Elle allait un peu mieux quand Julien l'a invitée à dîner. Elle le connaissait, avait accepté de se rendre chez lui. Durant le dîner, elle l'avait écouté discuter sur le porno et s'était dit : « Dans une heure, je suis partie. » Plus tard, néan-

moins, ils se sont rapprochés puis embrassés. Tout ensuite est allé très vite. « Il m'a entraîné, il cognait dans mon vagin comme un dévot. Je hurlais à l'intérieur, mais ma mâchoire demeurait serrée. J'ai dit que je voulais faire une pause, mais il a continué à cogner, je ne sentais plus rien. »

« Je hurtais à l'intérieur »

Quelques jours après, elle a demandé à lui parler, elle voulait comprendre. Il l'a amenée chez lui. La deuxième fois fut plus violente. « Ça cognait, ça cognait, il forçait, je me suis dit que mes risus allaient se décrire. » La troisième fois, c'est elle qui l'a irrité.

La suite décrit une longue descente : la haine, la colère, la culpabilité et la honte couvrant à sa progression, érodant progressivement l'estime de soi. « Chez moi, il y avait des vêtements partout, mes cheveux étaient sales, je tenais des propos dénués et je peinais à me tenir debout. Tout était à l'état d'abandon. Tout ce que j'étais avant, ma douceur, ma vulnérabilité, ma sensibilité, je me suis mise à le détester, parce que je pensais que c'était à cause de cela, le viol. »

Et puis, un jour, après plusieurs tentatives ratées auprès de pays, un petit miracle se produisit. « Je me suis rendue à une thérapie de groupe où j'ai entendu pour

la première fois qu'on était là pour m'écouter et m'aider. Il y avait donc un nous, j'étais engagée dans une histoire plus globale, je n'étais ni folle ni seule. » C'est ce « nous » que met magnifiquement en scène *Sans frapper*, en faisant se succéder les visages, les voix, les expériences, les remises en question. Au point de brouiller parfois les pistes. L'histoire d'Ada se mélange à celle des autres, toutes se répondent, gonflent l'écho d'une parole collective à laquelle il est impossible de rester sourd. ■

VERONIQUE CAUHAPE

Documentaire belge d'Alexe Poukine (1 h 25)



SERIES MANIA
FESTIVAL INTERNATIONAL - LILLE / HAUTS-DE-FRANCE

https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/03/09/la-campagne-de-france-petite-nature-sans-frapper-les-films-a-l-affiche-cette-semaine_6116673_3246.html